

# Ce qui vibre

MATTHIEU MÉGEVAND

Où il s'agit de s'interroger, très trivialement, sans volonté théorique aucune, sur ce qui peut, dans ce monde, être qualifié de «poétique».

(29.07.18)

Dans un documentaire sur les animaux marins, j'ai appris que les cachalots dormaient debout; c'est-à-dire qu'ils se mettent en cercle et en position verticale, puis, semblables à des piliers de cathédrale, ils sommeillent. La vision de ces immenses masses noires dans l'eau bleue; l'incongruité de leur position, la splendeur que cette «nature» peut – à dessein? – produire.

La poésie, est-ce «ce qui est beau»? C'est-à-dire ce qui provoque un sentiment esthétique? Ou plutôt, ce qui nous décale, nous secoue? La «chose poétique» ne se révèle que dans les formes qu'elle revêt, et surtout pas dans les rouages qui l'animent. Avez-vous déjà bu un verre de vin avec un connaisseur? C'est un supplice. Il vous décrira tout, des vendanges au processus de fermentation, des cépages aux cuves. Du rapport intime à la boisson, plus rien.

(05.08.18)

La correspondance de Bukowski. Il y a un «être au monde» que le moine zen ou le mystique chrétien poursuit toute sa vie, et qu'un vieux poivrot de Californie est parvenu à toucher, à rendre dans ses lettres.

(16.10.20)

La gueule de bois lorsqu'elle est légère et qu'il y a dehors de la pluie ou du vent. C'est quelque chose qui oscille entre la fatigue, l'étourdissement, la mélancolie. Cela se marie très bien avec un morceau d'Adrienne Lenker par exemple. On reçoit le monde comme des petites mouches qui cognent contre le visage.

(21.10.20)

Ce petit moment jouissif où l'on s'autorise à dévier du cours de sa propre existence. Ce peut être simplement repousser l'heure d'un repas, retarder son retour chez soi; ou s'arrêter, en pleine nuit, après quelques verres, au bord du Rhône et, de la musique plein les oreilles, observer la nuit, s'emplier de l'odeur d'algues et de pollen, penser à sa vie qui, inéluctablement, fout le camp.

(05.11.20)

L'état d'«enfance» n'est pas, contrairement à ce que l'on affirme souvent, un «passage» ou une «étape». Il est un être au monde à part entière, avec ses forces et ses faiblesses, ses bienfaits et ses malheurs, en aucun cas inférieur à celui de l'âge adulte. Il est facile de détailler ce que l'on gagne à grandir; je vois, désormais, surtout ce que l'on y perd. Et, pour ce qui m'occupe ici, il faut bien admettre que le compte est vite fait: enfant on détient la clé de cette chose que plus tard, bien plus tard on nommera sans trop savoir pourquoi «poésie»; et puis, grandissant, allant contre soi, annihilé par l'ordre, le respect, l'intelligence rationnelle, on en ferme petit à petit la porte et à double tour.

Il faut une grande force pour retourner chercher là-bas tout ce que l'on détenait et que l'on a, sans s'en rendre compte, emmuré, tu, éteint. Il existe tout de même un passage, une trappe, un raccourci: nos propres enfants. Je sais désormais que mon but ici-bas est de les accompagner, tout doucement, sans se presser, vers cet autre âge qui est le mien, mais de me faire moi aussi guider, par la main oui, vers ce monde que j'ai perdu et qui est encore le leur.

(17.11.20)

On a beau savoir que ce sont là des phénomènes naturels, parfaitement explicables et qui ne signifient rien: tout de même. C'est un poncif, c'est naïf à vouloir le dire ou le partager, mais ce coucher de soleil d'hiver, qui est (je ne vois pas d'autres termes), rose fluo, entouré de rayons jaunes, de bleu, de noir, ramène aux premiers tremblements de beauté; à ce qu'il y a peut-être de plus essentiel et de plus primaire en nous. Est-ce cela, l'embryon, le premier grain de la poésie?

On dirait que la nature est folle à se débaucher ainsi. On dirait qu'elle le fait pour nous. On pourrait en venir, c'est une folie, à croire en un dieu, en plusieurs, à contempler ainsi ces couleurs et à sentir cet air. Mathématiques, physique, chimie, météorologie n'y peuvent rien: nous sommes des bêtes conçues pour l'émerveillement.

Ma fille Elise, cinq ans, rentrant peu après à la maison, se précipite sur le balcon et s'écrie: regarde papa le ciel: il est rouge framboise.

(31.12.20)

Gymnopédie numéro 1 (lent et douloureux), alors que dehors la neige tombe. C'est comme si la musique synchronisait son rythme sur celui des flocons. L'un est l'autre, en parfaite symbiose. Mais ces mêmes notes s'accordent aussi bien à la figure pâle de Maurice Ronet dans le film de Louis Malle. Qu'il était beau, ce film.

Et comment un homme aussi fantasque et exalté que Satie a-t-il pu ainsi dépouiller sa musique de tout artifice, de tout ornement, pour ne laisser que cet arbre nu, ce roseau qui tremblote au moindre coup de vent?

Couper, élaguer, ne laisser que la sève.

Retirer, soustraire, mettre l'œuvre à nu.

Ce qu'on porte en soi et que quelques notes suffisent à faire vibrer.

(14.01.21)

Nous jouions à Time's Up avec Elise, ce qui consiste à faire deviner aussi rapidement que possible, en les mimant, le plus grand nombre de choses (objets, animaux, personnages) qui figurent sur des cartes. Lorsque cela a été le tour d'Elise, elle a tiré une première carte, puis réfléchi un instant. Elle s'est ensuite allongée par terre, sur le dos, les bras légèrement écartés. Alors elle a attendu, silencieuse, parfaitement immobile, que je lui donne la bonne réponse. Je suis resté muet et interloqué de longues minutes. Elle mimait un œuf au plat.

(07.02.21)

À la question, quelle est la chose la plus inouïe qu'il t'ait été donné de voir sur cette terre, je répondrai sans aucun doute: un enfant qui apprend à parler.

(28.03.21)

On passe son temps, combien d'années, à triturer les mots, à trifouiller dans la langue, à chercher sans cesse le graal, et puis c'est une petite fille d'à peine six ans qui vient, son dessin à la main, et, vous montrant l'endroit où elle a choisi un autre feutre pour bien distinguer la peau du corps de la tête, vous déclare: «ici, j'ai quitté le brun».

(28.04.21)

Martin Eden, le film de Pietro Marcello. La beauté des acteurs. Qui est bien autre chose, c'est entendu, que l'attraction sexuelle que peut provoquer un corps. Ici ce sont avant tout les visages. Je pourrais pleurer rien qu'en les regardant. Et la bande-originale, en particulier *Piccere* de Daniele Pace – Gainsbourg à l'italienne, nonchalant, mélancolique.

Cette œuvre qui est grande et grave et lyrique et parfois sans doute en fait trop (disent certains) me rappelle pourquoi je persiste à croire (malgré les critiques et les jugements qui déplorent ma tendance à l'emphase, au trop-plein) pourquoi, oui, il est juste et bon de maintenir, en soi et dans son travail, cet absolu d'adolescence, cette vitalité, cette fougue, l'incandescence, au prix même parfois de l'intelligence et de la subtilité – car au fond, et en tout, ce qui compte c'est qu'à la fin quelque chose vibre.

C'est pourquoi, à tout prendre, ma préférence ira toujours à Joe Dassin plutôt qu'à Pierre Boulez.

(11.07.21)

Marin se met, comme sa sœur au même âge, à raconter. Ce ne sont pas des choses qui lui sont arrivées, ou peut-être un peu. Ce ne sont pas des choses qu'il a entendues, ou peut-être aussi. Ce ne sont pas des récits qui se suivent ou se comprennent, ou alors pas selon les codes rationnels d'un adulte. Il se moque bien de tout cela. Il dit: le dragon est arrivé et alors il est tombé dans la rivière et mamie a pris son épée pour l'attaquer. Il dit: j'ai un raton laveur, il habite dans le frigo, mais comme il est mouillé je le sors pas tout de suite. Il dit: je pars en Espagne avec ma moto pour un pique-nique et je reviens tout de suite.

Il parle parce que les mots lui sont enfin accessibles, et quel bonheur c'est que de les assembler. Il dit parce qu'il n'y a aucune raison de ne pas dire ce qui vient et se formule si heureusement dans son crâne. Il dit et ce n'est ni l'ordre, ni le sens qui compte: mais la joie de dire seulement.

Je n'en tire aucune morale de vieil écrivain engoncé par ses mille lectures, mille tournures, mille figures de style, mille ambitions. J'admire seulement. Et j'écoute.

## biblio

Tout ce qui est beau  
Flammarion, 2021.

Lautrec  
Flammarion, 2019.

La bonne vie  
Flammarion, 2018.

Les lueurs  
L'Age d'homme, 2016.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch.



## bio

**MATTHIEU MÉGEVAND** est né en 1983 à Genève. Après une licence en philosophie et un master en histoire des religions, il travaille comme journaliste, notamment pour le bimestriel *Le Monde des religions*, avant de diriger dès 2015 les éditions genevoises Labor et Fides, référence dans le domaine de la théologie protestante. Venu à l'écriture par le rap et la poésie, il publie son premier recueil de nouvelles, *Jardin secret*, en 2007 chez L'Age d'Homme. Son roman *Les Deux Aveugles de Jéricho* (L'Age d'Homme, 2011) reçoit le prix de la Société littéraire de Genève et est sélectionné pour le prix Senghor. En 2013, dans *Ce qu'il reste des mots* (Fayard), il mène une réflexion littéraire et philosophique sur le drame de Sierre, accident d'autocar qui a coûté la vie à une vingtaine d'enfants. Avec *La bonne vie*, roman inspiré de la vie du poète Roger Gilbert-Lecomte (Prix Pittard de l'Andelyn 2019 et du Roman des Romands 2020), il inaugure une trilogie sur le thème «Créer / Détruire». Suivront *Lautrec*, biographie romancée de Toulouse-Lautrec (prix Grands Destins Le Parisien 2019), et *Tout ce qui est beau*, vie romancée de Mozart (voir derniers titres parus ci-contre). APD